

Le trophée inattendu

La campagne resplendit. Sur les touffes de chiendent, les cristaux blancs du givre se sont changés en milliers de gouttelettes dont chacune diffracte un rayon de soleil. À la surface des champs vides, parcourus de rubans herbus, brillent de grands miroirs de glace.

Laiteux à l'horizon, le ciel déploie le bleu tendre des belles journées d'hiver dans le Nord — département 59 et partie septentrionale de l'Hexagone.

L'air tranquille porte des myriades d'invisibles paillettes qui titillent les narines et sort des bouches en panaches évanescents.

Le sol encore dur à l'ombre des haies d'épine noire s'assouplira pour les seniors qui s'élanceront plus tard à l'assaut des douze kilomètres de leur épreuve.

Pour nous les minimes, petits soldats engourdis par la chaleur du car qui nous a déversés sur le champ de bataille, prêts à en découdre pour honorer les couleurs du club, il est temps de passer l'uniforme et d'enfiler nos bottes de sept lieues.

Instant magique ! Privilège de glisser ses appendices pédestres dans ces souliers enchantés que l'on nomme pointes au royaume de l'athlétisme. Sitôt lacées, il te pousse des ailes, en quelques foulées tu déchires l'air, tes jambes sont des ressorts, elles te propulsent droit devant, plus loin, plus vite, elles te donnent une faim d'ogre dévoreur d'hectomètres, tu vas battre tes records, tu leur montreras à tous ce que tu as dans les jambes !

Ce matin-là, à Neuville-en-Ferrain, un bout de Flandre romane où les mêmes vents caressent terres françaises et belges, la victoire, qui m'a jusque-là échappé, la victoire, dont j'aspire à connaître l'ivresse, la victoire, qui me fera entrer dans la classe des champions, la victoire, suprême récompense des entraînements, la victoire, je la veux !

Nous sommes dans les années 60 du siècle dernier. Nos dieux de la piste et du cross-country s'appellent Michel Jazy et Michel Bernard. Deux gars de ch' Nord, deux Ch'tis, deux gosses du bassin minier, deux ouvriers hissés par leur seule

volonté au plus haut niveau de l'athlétisme. Deux avaleurs de kilomètres qui pensaient que les limites sont faites pour être dépassées.

La ligne de départ occupe la base d'un trapèze de crasse grise et croquante. Bon début, je suis au premier rang où piétinent une trentaine de concurrents décidés à résister à la pression de la petite foule qui piaffe derrière dans l'attente du coup libérateur du starter. Je défends ma position en exagérant mes trépignements. J'ai mon plan. Atteindre en tête le goulot d'étranglement, à 80 mètres, et aussitôt, mettre la gomme sur le chemin de terre pour creuser l'écart avant le ruisseau. Je me répète mentalement les mots de Jazy, après sa médaille d'argent du 1 500 aux JO de Rome : « Partir et ne pas faiblir ». Voilà mon programme !

Pan ! Je pars en flèche. Sors en tête. Plein pot. Je saute le ruisseau, tel Ameer la rivière du steeple. Mon plan fonctionne. Maintenant, ne pas faiblir. Ne pas faiblir, et je ne faiblis pas. Une petite griserie me gagne.

Les deux Michel étaient à la fois nos idoles et nos grands frères. Dans ces fêtes sportives qu'étaient les cross, on pouvait les aborder, sentir la sueur de leurs maillots, leur taper dans la main. Le cross-country faisait partie de leur préparation hivernale, ils ne craignaient pas de se tordre un pied sur une motte gelée, de prendre un coup de pointe dans un virage, ils aimaient être de ces réjouissances populaires, non pour briller — même s'ils bagarraient dur — mais pour rejoindre la meute après la solitude des stades, s'immerger parmi les leurs, retrouver le petit peuple des aplatisseurs de taupinières, des pataugeurs du dimanche, non pour les écraser de leur talent, mais, naturellement à leur tête, leur ouvrir la voie, les tirer vers le dépassement de soi, les encourager à repousser leurs propres limites.

Je cours, mais maintenant le paysage est immobile. Une immensité plate, brune, et cette bande blanchâtre bordée de vert, implacablement droite devant moi. Seul défile, sous ma foulée qui est moins souple, l'interminable tapis de calcaire mêlé d'argile gelée. Chacun de mes appuis cogne et raidit les muscles de mes jambes. Mes bras ont perdu leur position décontractée, copiée sur Michel Bernard. Ils tirent et poussent d'imaginaires leviers censés favoriser la progression. Ma légèreté de mouvement s'est évaporée. Je tape dans le dur.

Surtout ne pas me retourner. C'est à l'oreille que je comprends qu'ils reprennent du terrain. J'entends leur roulement de troupeau, le martèlement de leurs pointes, leurs respirations saccadées. La mienne se fatigue, se raccourcit. Du 3:3, je suis passé au 2:2. « Souffle ! Souffle ! » Mon entraîneur court en parallèle sur la terre

hersée, il me fait de grands gestes d'encouragement. S'accrocher, tenir, ne pas faiblir.

Jazy l'aérien, Bernard le terrien. Jazy fendait le vent, Bernard traçait son sillon. Jazy épaules ouvertes, foulée haute, Bernard, bras en position basse, poussant le soc tranchant. L'un se joue des obstacles, les survole — troncs d'arbre, trous d'eau, buttes —, l'autre les traverse, les éclate, les rejette derrière lui. Deux hommes, deux trains, deux styles, deux champions, et une passion commune, courir, courir vite, courir vite longtemps, tenir, tenir jusqu'au bout, jusqu'à la victoire.

Je vire à l'équerre toujours en tête. Un chemin cabossé avec de l'herbe écrasée. Et c'est l'instant Vachon, une tête et demie de plus que tout le monde, des pattes de sauterelle, la terreur de la saison, il gagne tout. Vachon m'avale tout cru. « Souffle ! Souffle ! » Je n'en peux plus. L'air que j'inspire se transforme en plomb qui se propage à mon torse, mes bras, mes jambes, tout mon corps.

Vachon a ouvert la brèche. Rattrapé, dépassé. Rattrapé, dépassé... Je ne compte pas. « Souffle ! Souffle ! » C'est fini ! Rêve explosé ! Me jeter dans le fossé ! Faire cesser le calvaire ! Mais je m'accroche ! Pas abandonner ! Pas ajouter la honte ! Tenir ! Tenir !

Sur la ligne d'arrivée, je m'effondre. Pantin disloqué. Asphyxié. Cœur au bord de l'explosion. Poumons en feu. Tripes nouées. De l'air ! De l'oxygène ! « 5^e, bravo ! Tu t'es bien battu. » Je m'en fous, j'ai échoué. Je suis échoué. Sur le dos. Je demande à la terre froide de s'ouvrir, de m'avalier.

Mais, peu à peu, je reviens au monde. Je m'assieds. À un mètre de moi, plantée aussi droit qu'un piquet de pâture, une fille en survêtement rose m'observe avec une curiosité interrogative. Ses bottines fourrées sont blanches. Puis elle se sauve en trotinant.

Après les courses et le repas tiré des sacs, je la retrouve dans le joyeux tohu-bohu du *Franco-Belge*, un établissement qui accueille indifféremment les deux cents convives d'une noce, un banquet d'anciens combattants ou une tribu d'athlètes assoiffés pour un moment de détente qui ne s'appelle pas encore un *after*.

Avec les copains, j'écarquille les yeux devant l'écran d'un scopitone où les Keesler Sisters, bas résille, nombril frétilant, épaules nues chantent *Quando, quando* et agitent les ciseaux de leurs jambes sur l'éclair noir de leur culotte.

Et elle est là, dans son survêtement rose. Cette fois, sourire sous ses yeux de gazelle et plantation de petits palmiers noirs très serrés sur sa tête toute ronde. Elle

me prend une main, la sienne est chaude et sèche, et m'entraîne à travers la salle jusqu'à un recoin encombré de fûts de bière. Je ne sais que faire, des filles je ne connais que les joues, j'improvise, je pose mes lèvres sur les siennes, très charnues, douces, je fais mouche, elle me répond de la langue, un verrou saute, une barrière tombe, fonce, fonce, alors je fonce, j'enfonce.

« On te cherche partout, grouille, le car va partir ! »

Ils m'ont arraché au seuil de la caverne, mais j'en ai reçu l'haleine, j'en garde le goût, j'en sais le chemin. J'ai perdu le cross, mais je repars avec un sésame pour trophée. Joue collée à la vitre, je m'isole du groupe de gais lurons. Ferme les yeux.

« Laissez-le, il a besoin de digérer. » C'est ça, je digère.

Pascale ARNAUD

Deux-Sèvres